

DOSSIER INDOCHINE

Sommaire

P.24 - Hier : formations coloniales en Indochine

P.25 - Aujourd'hui : les héritiers

P.26 - Naissance d'une guerre - "L'Indochine (1945-1954)"

Général Gras

P.33 - Opérations en pays Thaï - "Na San (octobre-décembre 1952)"

Témoignage de bigors :

P.36- Opération HIRONDELLE - "Langson (17 juillet 1953)"

Adjutants-chefs Audap, Quentin et Martin

Colonel Guinard

P.39 - Seconde offensive viêt-minh - "Diên Biên Phu (30 mars 1954)"

Colonel Allaire

P.43- Un officier de la "Coloniale" témoigne

Général Tranquart

P.44- Témoignage et réflexion d'un combattant d'Indochine

Colonel Herraud

P.46- Le mémorial des guerres en Indochine de Fréjus

[...] Commencée en 1945 dans l'indifférence comme une expédition coloniale, elle s'était poursuivie par inertie comme un épisode de la lutte du monde libre contre le communisme. Elle s'achevait dans un désastre retentissant qui marquait le commencement du déclin de la France d'outre-mer.

On était bien loin des conditions de ses débuts. Partie d'un conflit local entre la France et la ligue communiste et nationaliste qu'était à l'origine le Viet-Minh, la guerre avait pris au bout de neuf ans des dimensions qui dépassaient de beaucoup son objet initial. Elle se doublait d'une guerre civile entre Vietnamiens et s'insérait dans le conflit entre l'est et l'ouest, de sorte qu'elle comportait trois conflits en une seule guerre. Celui qui opposait la France au Viet-Minh se terminait à Genève.

Mais la guerre civile vietnamienne et le conflit est-ouest n'étaient que suspendus. Le Vietnam perdait son unité au moment où son indépendance était reconnue par le monde entier. Il se divisait en deux États distincts dans lesquels s'incarnaient les deux courants nationalistes qui, depuis toujours, avaient été mortellement ennemis : la République démocratique au nord et l'État national qui va bientôt devenir la République démocratique du Vietnam au sud.

Entre eux, la lutte allait continuer non plus pour l'indépendance mais parce que le Viet-Minh voulait imposer à tout le Vietnam la domination exclusive de son régime politique. En 1956, deux ans après Genève, la guerre se rallumera entre les deux États, soutenus au nord par la Chine populaire et l'URSS, au sud par les États-Unis. Elle sera une véritable "guerre de sécession" vietnamienne.[...]

Cette conclusion de l'article que le général Gras avait écrit pour l'Ancre d'Or Bazeilles il y a quelques années et que nous reproduisons dans ce dossier, résume de façon magistrale les causes et les conséquences de ce terrible drame.

Une autre évolution politique aurait été possible qui aurait évité bien des sacrifices, du sang et des larmes. On ne peut réécrire l'Histoire.

Mais on doit témoigner à notre Armée, à nos soldats notre reconnaissance car ils ont obéi, accompli leur devoir, de façon exemplaire. Au soir de leur vie, eux qui ont tant donné dans une guerre qu'ils n'avaient pas demandée ni provoquée, ont droit à l'hommage de la Nation.

Modestement, l'Ancre d'Or Bazeilles, leur donne la parole car tant d'unités coloniales, tant de marsouins et de bigors se sont battus que l'on peut dire que tous les coloniaux y étaient.

Général de corps d'armée (CR) Le Pichon

FORMATIONS TDM EN INDOCHINE

INFANTERIE

- Régiments ou bataillons d'infanterie coloniale :
- 1^{er} - 2^e - 5^e - 6^e - 9^e - 11^e - 16^e
- 21^e - 22^e - 23^e - 43^e



- Régiment d'infanterie coloniale du Maroc.
- Régiment de marche du Tchad.

- Bataillon de tirailleurs sénégalais :
- 13^e - 24^e - 26^e - 27^e - 28^e - 29^e
- 30^e - 31^e - 32^e - 104^e

- Bataillon de marche d'Afrique occidentale française :
- 1^{er} - 3^e

- Bataillon de marche d'Afrique centrale française :
- 2^e

- Bataillon de marche d'extrême-orient :
- 1^{er} - 2^e - 3^e - 4^e - 5^e - 6^e - 7^e

- Bataillon de marche indochinois.

- Régiments ou bataillons de tirailleurs tonkinois :
- 1^{er} - 4^e

- Bataillon annamite.

- Bataillon des forces côtières du Tonkin.

- Bataillons des becs d'ombrelle.

- Bataillons muongs :
- 1^{er} - 2^e

- Bataillons thaïs :
- 1^{er} - 2^e - 3^e

- Bataillons de chasseurs laotiens :
- 1^{er} - 5^e - 2^e - 6^e - 3^e - 7^e - 4^e

- Régiment mixte du Cambodge.

TROUPES AÉROPORTÉES

- Bataillons coloniaux de commandos parachutistes :
- 1^{er} - 2^e - 3^e - 5^e
- 6^e - 7^e - 10^e



- Bataillons de parachutistes coloniaux :
- 1^{er} - 2^e - 3^e - 5^e
- 6^e - 7^e - 8^e - 9^e



- Groupement de commandos mixtes aéroportés.

ARMÉE BLINDÉE

- Régiment blindé colonial d'extrême-orient.



ARTILLERIE

- Régiments d'artillerie coloniale :
- 4^e - 10^e - 41^e

- Régiments d'artillerie coloniale du Maroc.

- Groupement d'artillerie coloniale de l'Afrique occidentale française.

- Groupe d'artillerie coloniale de montagne du Levant.



GÉNIE

- Bataillons coloniaux du génie :
- 61^e - 71^e - 72^e

MATÉRIEL

- Compagnie coloniale lourde de réparation automobile.

- Compagnies coloniales moyennes de réparation du matériel.

- Compagnies coloniales d'ouvriers du service du matériel.



TRANSMISSIONS

- Compagnies coloniales de transmissions :
- 71^e - 72^e





AUJOURD'HUI LES HÉRITIERS



UNITÉS	FILIATIONS
2° RIMa	2° RIC
21° RIMa	21° RIC
1 ^{er} RPIMa	2° demi BCCP
3° RPIMa	3° BCCP
8° RPIMa	8° BCCP
RICM	RICM
22° BIMa	22° RIC
GTC Caylus	7° BIC/RIAOM
9° RIMa	9° RIC
2° RPIMa	2° BCCP
5° RIAOM	5° RIC
6° BIMa	6° RIC
23° BIMa	23° RIC
43° BIMa	43° RIC
2° RSMA	10° RAC
GSMa/NC	41° RAC
GSMa/PF	11° RIC



NAISSANCE D'UNE GUERRE

“L'INDOCHINE (1945-1954)”

De septembre 1945 à décembre 1946, l'Indochine a été le théâtre de ce que Giap nomme dans son jargon marxiste “la coexistence de l'état de guerre et de l'état de paix” et qu'il est plus simple d'appeler une guerre larvée. Le clash du 19 décembre 1946 initia une nouvelle forme de guerre, une guerre coloniale, qui devait durer jusqu'en septembre 1950.

La guerre coloniale

Pendant toute cette période, le corps expéditionnaire domina son adversaire sans parvenir cependant à l'éliminer. Ses succès tactiques lui donnèrent une confiance excessive dans ses moyens matériels et l'amènèrent à sous-estimer

fâcheusement le Viet-Minh. Or celui-ci était dans la phase de “défensive stratégique” de son plan de guerre. Son attitude fut prise par le commandement français pour une incapacité à mener de grandes opérations classiques.

Après le clash du 19 décembre 1946, le commandement français qui, prévenu in extremis, avait pu éviter la surprise, réussit à dégager toutes les garnisons du nord encerclées. Le gouvernement viet-minh, réfugié près de Hadong, se retira en haute région avec ses meilleures troupes. Là, il devait diriger, depuis les calcaires de Thai Nguyen, une guérilla implacable contre les Français et organiser une sorte de réduit.

Ayant rétabli toutes ses positions, le **général Valluy** pensa en finir rapidement par une attaque directe contre les principales forces de l'ennemi. Il fit adopter le principe d'une vaste offensive contre le réduit tonkinois. Il avait estimé à 20 000 hommes les moyens nécessaires pour détruire le gouvernement viet-minh et ses forces principales. Mais le gouvernement français, qui avait hésité entre cette offensive militaire et une offensive de paix proposée par le nouveau haut commissaire, **Emile Bollaert**, ne comprit pas qu'un effort militaire sérieux était nécessaire pour obtenir un succès décisif. Il est vrai que la rébellion de la côte est de Madagascar avait détourné vers la “Grande Ile” une partie des renforts destinés au Tonkin, environ 18 bataillons, de sorte qu'on pourrait presque dire que l'Indochine a été perdue à Madagascar.



Saint-Cyrien évadé de France par l'Espagne, Yves Gras a fait ses premières armes comme jeune lieutenant de la 1^{re} DFL, en Italie et en France. Parachutiste des troupes de marine, professeur à l'École de guerre, il a participé aux campagnes de Madagascar, d'Indochine, d'Algérie et fait

de nombreux séjours outre-mer : Djibouti, Sénégal, Madagascar, Maroc, au sud-Vietnam au moment de la chute de Saïgon, et enfin au Zaïre où il commande, en mai 1978, l'opération aéroportée sur Kolwézi. Aujourd'hui général du cadre de réserve, il se consacre à des travaux d'histoire. Il a publié une “Histoire de la guerre d'Indochine” aux éditions Plon.

Le général Valluy ne disposa donc pour son offensive que d'une masse de manœuvre de 12 000 hommes, et encore, en prélevant quatre bataillons en Cochinchine. L'opération, commandée par le **général Salan**, se proposait de surprendre le Viet-Minh par une opération aéroportée de trois bataillons contre Bac Kan et Cao Bang, et d'isoler le réduit tonkinois par une manœuvre en tenaille menée par deux colonnes terrestres : l'une de 8 000 hommes, aux ordres du **colonel Beaufre**, agissant de Langson vers Cao Bang, puis se rabattant sur Bac Kan ; l'autre colonne de 4 000 hommes, commandée par le **colonel Communal**, se portant d'Hanoi vers Tuyen Quang par la Rivière Claire, tandis qu'au nord-ouest, une autre colonne achèverait d'occuper le Pays Thai.

L'opération, baptisée LEA, fut déclenchée le 7 octobre 1947. Pendant trois mois, les troupes françaises fouillèrent le réduit et pourchassèrent les unités viet-minh. Elles remportèrent d'incontestables succès mais sans atteindre les objectifs ambitieux que le haut commandement se proposait. Les chefs du Viet-Minh par deux fois leur échappèrent. Malgré des pertes importantes, les régiments adverses réussirent à esquiver la bataille.

L'ennemi n'était pas détruit

Néanmoins l'offensive française avait jeté le désarroi chez le Viet-Minh,



désorganisé l'appareil gouvernemental et paralysé ses liaisons.

Ses résultats étaient suffisants pour permettre au gouvernement français de négocier dans une position de force et de résoudre une bonne fois le problème vietnamien.

Mais au même moment, en décembre 1947, le gouvernement de **M. Schuman** décidait de rechercher la solution en dehors du Viet-Minh, en adoptant l'idée de **Léon Pignon** que le retour de l'Empereur Bao Daï suffirait à achever la désintégration du Viet-Minh, en détachant de lui les éléments non communistes. Le général Valluy fut obligé d'interrompre son offensive au début de 1948.

On lui réduisit ses effectifs et, en Indochine, les intérêts économiques menacés par une recrudescence de la guérilla firent pression pour que les bataillons prêtés au Tonkin fussent ramenés dans le sud. La situation favorable de décembre 1947 ne fut donc mise à profit ni pour traiter avec le Viet-Minh, ni pour l'écraser.

Cette alternative qui seule pouvait mettre fin à la guerre, le gouvernement l'avait écartée. Il choisissait une troisième voie, guidé à la fois par le mirage de la solution Bao Daï et le souci de restreindre l'effort militaire. La France perdit alors l'occasion peut-être unique de gagner cette guerre ou tout au moins de la terminer honorablement.

Le changement de la politique indochinoise de la France imposa un autre but à la stratégie du commandement.

Après les accords de la baie d'Along signés en décembre 1947 par Bao Daï et Bollaert, il ne s'agissait plus de détruire les forces du Viet-Minh par une offensive directe, mais d'occuper solidement la Cochinchine pour ouvrir ses États à Bao Daï. Le haut commissaire, M. Bollaert, imposa au nouveau commandant en chef, le **général Blaizot**, de reporter l'effort militaire au sud, en Cochinchine, bien que la solution militaire fût au Tonkin.

Sans doute, cet effort permit au **général Boyer de la Tour** d'améliorer la situation sur son territoire dans le sud.

Mais, pendant ce temps, le Viet-Minh, libéré de la pression de l'offensive du général Salan, en profitait pour se ressaisir au Tonkin. Giap pouvait tout à loisir réorganiser ses forces militaires chaque jour plus importantes à mesure que se développaient ses forces régionales et que s'aguerrissaient ses forces régulières. Aucune offensive d'envergure n'irait plus le troubler dans son réduit, ni le contraindre à s'enfuir précipitamment dans la jungle. Au contraire, c'était le Viet-Minh qui passait à l'offensive au Pays Thai et sur la route coloniale n° 4 (RC 4) où les convois français de ravitaillement étaient durement attaqués dans des embuscades entre Langson et Cao Bang. Il fallut l'inspection et le rapport du **général Revers**, chef d'état-major de l'armée, pour que l'effort militaire fût de nouveau reporté au nord.



Une pièce de 105 HM 2 en position de tir

Le **général Alessandri** reçut la mission de réoccuper le delta tonkinois. L'opération fut réalisée progressivement à la fin de 1949 et au début de 1950. C'était déjà bien tard car le Viet-Minh tenait le delta depuis 1945 et y faisait figure de pouvoir légitime, tandis que les troupes françaises y revenaient comme envahisseurs. Mais le fait important et décisif de la guerre se produisit ailleurs : l'arrivée des troupes communistes chinoises à la frontière du Tonkin en décembre 1949.

Reconnu par la Chine populaire, l'URSS et tous les États communistes, le Viet-Minh put désormais, grâce à l'aide chinoise, organiser son corps de bataille. Tous ses régiments réguliers se

rendirent en Chine du sud pour s'y équiper et s'entraîner. En moins d'un an, le Viet-Minh put ainsi mettre sur pied six divisions et plusieurs régiments autonomes, soit 80 000 hommes.

Ainsi, après cinq années de guerre, le corps expéditionnaire n'avait pas réussi à reconquérir tout le territoire du Vietnam. Il avait porté le poids écrasant des incertitudes et des variations du pouvoir politique et laissé passer, pour cette raison, des occasions qui ne se représenteraient pas. Au lieu d'une rébellion locale disposant de moyens matériels relativement faibles, il allait affronter à présent un ennemi dont la puissance allait croître avec l'aide chinoise et soviétique, c'est-à-dire de toutes les forces du monde communiste.

La guerre contre le communisme

Le 25 juin 1950 éclatait la guerre de Corée. Derrière l'envahisseur nord-coréen se dressait la Chine populaire et

l'URSS. La similitude des situations, établissait un rapport direct entre les deux conflits du Vietnam et de Corée. Désormais, la frontière entre l'est et l'ouest passait par le Tonkin. La guerre d'Indochine prenait un sens nouveau, celui de la défense du monde libre contre l'expansion communiste en Asie.

Dès l'été 1950 apparaît au Tonkin le corps de bataille viet-minh. Il empêchera désormais le commandement français de consacrer tous ses moyens au delta et lui posera de façon plus aiguë le dilemme : pacification du Vietnam "utile" ou destruction des forces militaires de l'ennemi. Jusqu'alors le corps expéditionnaire, en proie aux illusions, s'était fait du Viet-Minh l'idée d'un adversaire dangereux dans la guérilla, mais incapable de résister à une action de force.

C'était normal puisqu'on se trouvait dans une phase de la guerre où le Viet-Minh avait pour stratégie de refuser toute bataille décisive. Le renforcement de l'armée populaire vietnamienne

suscitait dans le corps expéditionnaire un vague sentiment d'inquiétude, mais on n'y concevait pas qu'une défaite fût possible, à plus forte raison un désastre. Le rapport Revers avait préconisé l'évacuation des postes de la RC 4 et de la frontière de Chine, devenus inutiles et coûteux en raison des progrès du Viet-Minh.

Le 2 septembre 1950, le haut commissaire, **Léon Pignon**, et le **général Carpentier**, successeur du général Blaizot, décidèrent d'abandonner Cao Bang. Le général Carpentier choisit de réaliser cette opération par la RC 4 en envoyant au devant de la garnison, à mi-chemin, un groupement de quatre bataillons, commandés par le **colonel Lepage**, pendant qu'un autre groupement occuperait Thai Nguyen. Or, le gros du corps de bataille ennemi, soit vingt-cinq bataillons, se trouvait concentré sur la frontière de Chine à l'est de Dong Khe, à deux jours de marche de la RC 4. Le commandant en chef le savait, mais il ne jugea pas imprudent de faire opérer sept bataillons à la barbe de vingt-cinq bataillons viet-minh.

Etant donné l'idée qu'il se faisait de l'APV, il ne lui vint à aucun moment à l'esprit que l'ennemi pouvait mener une action de force contre un groupement aussi important. Une telle éventualité lui paraissait si inconcevable qu'il avait engagé dans des opérations secondaires tous les bataillons parachutistes disponibles, les seules réserves qui puissent intervenir rapidement dans cette région d'accès difficile.

Giap lança ses vingt-cinq bataillons sur la RC 4, encercla et détruisit d'abord le groupement Lepage près de Dong Khe, puis le groupement du **colonel Charton** qui venait de Cao Bang. Les deux groupements avaient manœuvré avec lenteur et sans coordination de leurs mouvements. Ils furent écrasés l'un après l'autre sans jamais avoir formé le groupement de sept bataillons que le commandement croyait avoir opposé à l'ennemi. Une immense surprise et la perte de 4 000 hommes sanctionnèrent les erreurs stratégiques et la carence du commandement français.

Un vent de panique souffla sur le Tonkin. That Khe puis Langson furent évacués précipitamment dans des

conditions lamentables. Pignon donna l'ordre de préparer le repli des troupes du Tonkin sur Haïphong. Sans doute, par les pertes en hommes, la défaite de Cao Bang n'était pas de celles qui décident du sort d'une campagne.

Le désastre était surtout d'ordre moral. Des troupes françaises avaient été écrasées en rase campagne par une armée de paysans vietnamiens qu'on avait méprisée. Le retentissement d'un tel événement dépassait en importance ses résultats matériels. Cao Bang fut pour la guerre d'Indochine ce que Bailen avait été pour la guerre d'Espagne en 1808. La crise ouverte par le désastre de Cao Bang se termina par le recours à un chef providentiel,

communisme et y concentrer l'effort principal du corps expéditionnaire.

Cependant, après Cao Bang, Giap voulut exploiter sa victoire en attaquant directement le delta tonkinois. Or il n'avait pas achevé la mise sur pied de son corps de bataille. C'était s'écarter de sa ligne stratégique, passer à la troisième phase du plan de guerre avant d'avoir terminé la deuxième, en langage marxiste, faire preuve de "déviationnisme stratégique". Le 14 janvier 1951, lorsque Giap lança son offensive à Vinh Yen, le général de Lattre en personne lui infligea une défaite sanglante. Puis à deux reprises, en avril à Mao Khe et en juin sur le Day, l'APV subit de nouveaux échecs.



Général de Lattre décorant un des combattants vietnamiens

le **général de Lattre de Tassigny**. Elle eut aussi pour effet de hâter l'évolution de la politique française et d'amener ses dirigeants à élargir leur conception de l'indépendance des États indochinois. Ils durent leur accorder une complète souveraineté et les moyens de l'exercer, c'est-à-dire une administration et une armée nationales.

Le général de Lattre de Tassigny fit une entrée en scène fulgurante en Indochine. Il reprit en main le corps expéditionnaire avec énergie. Il traduisit les instructions du gouvernement en une décision simple qui déterminait toute sa stratégie : faire du Tonkin le verrou de l'Asie du sud-est contre l'expansion du

Le danger militaire écarté, de Lattre entreprit d'organiser son action sur des bases durables. Engager l'État vietnamien et Bao Dai dans la guerre, mettre le Tonkin à l'abri d'un déferlement viet-minh ou chinois, pacifier le delta, créer les moyens de lutte nécessaires et, pour cela, obtenir des renforts de la France et des armes de l'Amérique devinrent ses soucis essentiels. Il fit fortifier le delta par une ceinture de points d'appui bétonnés et des camps retranchés. Il donna une vigoureuse impulsion à la création de l'armée vietnamienne qui devait, dans son idée, relever le corps expéditionnaire dans ses missions de pacification et lui permettre

de se consacrer à la lutte contre le corps de bataille viet-minh. Il obtint de Bao Dai une ordonnance de mobilisation générale qui mettait la nation vietnamienne sur pied de guerre. Puis, après une série d'opérations de nettoyage dans le delta au cours de l'été 1951, il décida de passer à l'offensive. Sa grande idée stratégique était de couper la zone viet-minh en deux, en occupant d'abord Hoa Binh puis le Thanh Hoa. La première partie de son plan était à la mesure des moyens dont il disposait. Il fit occuper Hoa Binh le 14 novembre. Mais, pour aller plus loin, l'aide massive des Etats-Unis était nécessaire.

C'est pourquoi il s'efforça de donner à la guerre le sens d'une croisade anti-communiste, comme la guerre de Corée. Il se rendit à Washington pour en convaincre les Américains. Malheureusement il souffrait d'un cancer. Il dut rentrer en France pour se faire opérer en novembre 1951 et mourut le 11 janvier 1952. Le général de Lattre avait suscité un très grand espoir. On avait pensé qu'avec un chef comme lui la guerre d'Indochine pouvait ne pas être pas imparable. Sa disparition brisa l'élan qu'il avait donné. Le gouvernement français retourna à ses incertitudes et ses contradictions.

Le Viet-Minh de son côté avait dû abandonner l'espoir d'une solution rapide et revenir à la deuxième phase du plan, avec la guérilla comme forme principale du combat. Plus que jamais le conflit prenait le caractère d'une guerre d'usure à l'issue incertaine. Pendant trois mois, Giap engagea ses divisions dans une dure bataille contre les positions françaises de la Rivière noire. Il isola la garnison de Hoa Binh sans obtenir de succès tangibles. Mais il avait lancé en même temps une riposte indirecte sur les arrières du corps expéditionnaire, en infiltrant la division 320 dans le delta, pour y soutenir la guérilla.

Le général Salan décida alors d'évacuer Hoa Binh pour engager une série d'opérations de nettoyage dans le delta. Celle-ci réussirent, notamment MERCURE et TURCO, à chasser les régiments réguliers viet-minh du delta et à y rétablir la situation. On en revenait toujours au même problème.

Si les réserves françaises s'engageaient hors du delta contre les

divisions viet-minh, le delta se "pourrait". Elles devaient revenir le nettoyer. Si elles restaient à pacifier le delta, le corps de bataille viet-minh devenait libre de ses mouvements pour attaquer là où il le voulait. Giap comprit qu'il était vain d'affronter les unités françaises dans leurs positions fortes du delta.

Revenant à une stratégie plus orthodoxe d'attaque indirecte, il conçut le projet d'attirer les forces mobiles françaises en haute région, loin de leurs bases, sur un terrain où elles perdent l'avantage de leur supériorité matérielle et devaient combattre sans artillerie, avec un appui aérien précaire. Les unités viet-minh y retrouvaient au contraire l'avantage grâce à leur fluidité et à la rusticité de leur logistique.

En lançant son corps de bataille à la conquête de la haute région, Giap plaçait les Français devant un grave dilemme : défendre ces régions excentriques et alliées en s'y engageant en situation d'infériorité et en affaiblissant leur position vitale du delta, ou bien les abandonner et subir les conséquences psychologiques de leur incapacité à les défendre.

La première application de cette stratégie avait été, avant Hoa Binh, l'offensive d'octobre 1951, contre Nghia Lo. La tentative avait échoué. Lorsque

Giap avait lancé la division 312 contre Nghia Lo, le général Salan avait riposté en renforçant les postes attaqués et en contre-attaquant la division 312 de flanc par une audacieuse opération aéroportée qui l'avait obligée à se retirer.



Un des postes de la ligne de Lattre

Photo : Droits réservés

Malgré cet échec, Giap persista dans sa stratégie. Il attaqua de nouveau le Pays Thaï en septembre 1952, cette fois avec trois divisions, qui réussirent à s'emparer de Nghia Lo et à refouler les troupes françaises sur Sonla. Le général Salan riposta par une stratégie nouvelle, celle des camps retranchés aéroterrestres. Elle était l'aboutissement de toute une évolution des procédés de combat imposés au corps expéditionnaire par les formes très particulières de la guerre d'Indochine. Le système de guerre du Viet-Minh consistait en effet à se dérober devant toute attaque puissante, mais à se concentrer en secret pour fondre, à dix contre un, sur un adversaire faible, isolé ou mal gardé, puis à s'évanouir avec rapidité hors de portée des contre-attaques. Tout l'art de la guerre consistait donc à obliger l'ennemi à se battre.

Or, l'expérience avait montré que des centres de résistance tenus par de petites unités et protégés par des travaux de campagne attiraient les attaques massives du Viet-Minh et possédaient en même temps une puissance d'arrêt très grande. Le commandement français appuya naturellement ses manœuvres sur de tels centres de résistance. Il en vint peu à peu à l'idée qu'en offrant à l'ennemi des positions assez faibles pour le tenter,



Une lutte acharnée pour la conquête du terrain

mais suffisamment fortes pour résister à ces assauts, on pourrait l'écraser sous les feux de l'artillerie et de l'aviation. La bataille de Hoa Binh, basée sur ce procédé, en démontra la valeur. Elle marqua aussi une étape nouvelle de l'évolution tactique : celle du centre de résistance agrandi aux dimensions d'un camp retranché, ravitaillé par une route solidement gardée.

Il ne restait plus qu'à affranchir le camp retranché des servitudes de la route par un pont aérien. C'est ce que fit le général Salan en décidant de créer à Na San un camp retranché pour recueillir ses unités du Pays Thaï en retraite vers la Rivière noire et Sonla. Lorsque les divisions viet-minh, contenues par une habile manœuvre retardatrice, arrivèrent à Na San fin novembre 1952, elles se heurtèrent à des défenses solidement organisées, tenues par 12 000 hommes, là où elles pensaient ne trouver que des unités éprouvées en train de se rembarquer. Giap tenta d'enlever Na San dans la foulée le 2 décembre. Il subit un échec sanglant et dut se retirer.

Il faut préciser qu'en même temps que la manœuvre retardatrice, le **général de Linarès**, qui dirigeait la bataille au Tonkin, avait lancé à partir du delta une opération de diversion, l'opération LORRAINE, qui avait atteint Phu Doan et menaçait les communications du corps de bataille viet-minh engagé au Pays Thaï. Ces manœuvres préparatoires avaient dispersé les forces viet-minh de sorte que, lorsqu'elles se présentèrent devant

Na San, sur les vingt-neuf bataillons qui avaient envahi le Pays Thaï cinq semaines plus tôt, treize seulement se trouvaient réunis pour l'assaut décisif, soit à peine plus que la garnison du camp retranché. Après la victoire de Na San, le procédé du camp retranché aéroterrestre apparut comme la meilleure parade aux offensives viet-minh en haute région. Il permettait au commandement d'y manœuvrer en s'appuyant sur un réseau de places et en s'affranchissant, grâce aux ponts aériens, des lignes de communications terrestres. Lorsqu'au printemps 1953, Giap envahit le haut Laos en direction du Mékong, Salan créa aussitôt deux nouveaux camps retranchés aéroterrestres à la plaine des Jarres et à Luang Prabang.

L'offensive viet-minh tourna court et la saison des pluies arrêta les opérations. Néanmoins le Viet-Minh avait réussi à occuper presque tout le Pays Thaï et la province de Sam Neua au Laos, atteignant ainsi une partie de ses objectifs. Pendant qu'il attirait ainsi les réserves du corps expéditionnaire en haute région, il avait poursuivi le pourrissement du delta où la guérilla s'intensifiait.

En outre, l'invasion du Laos avait soulevé une vague d'inquiétude en France, où elle apparaissait comme un témoignage de la puissance militaire du Viet-Minh éloignant les espoirs d'une solution politique favorable, tels qu'ils étaient entretenus depuis sept ans. Le gouvernement français avait fini par prendre conscience de la dégradation

de la situation. Le nouveau président du Conseil, René Mayer, ne se faisait plus d'illusions : la guerre d'Indochine ne comportait pas de solution favorable.

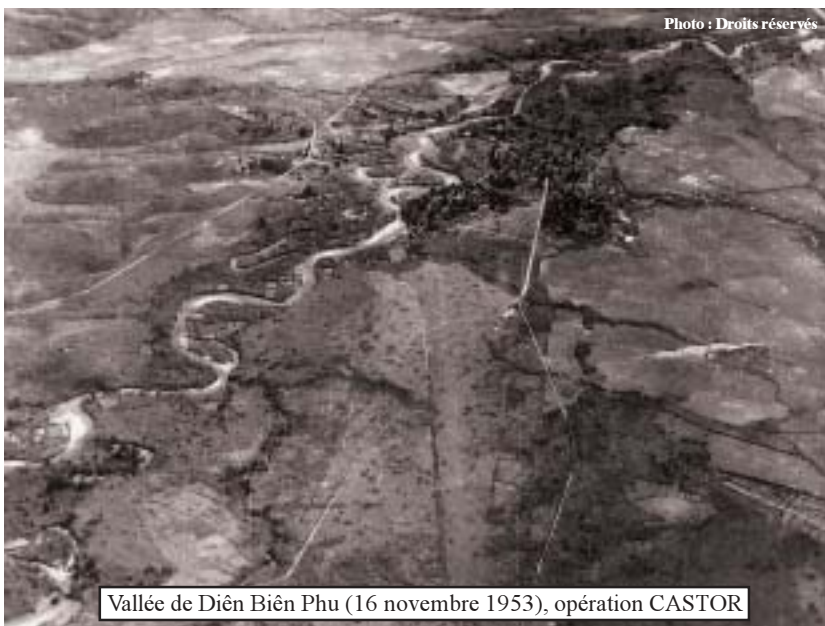
Il fallait en finir avec ce conflit qui pesait lourdement sur la vie politique française, et rechercher "une sortie honorable". Dans cette perspective, il décida de mettre en place aux postes clés des hommes nouveaux. C'est alors qu'il nomma commandant en chef le **général Navarre** qu'il avait connu en Algérie. Le général Navarre reçut pour mission de créer les conditions militaires favorables à un règlement politique du conflit.

Il proposa un plan portant sur deux années, dont l'idée essentielle était, "pendant la campagne de 1953-1954, d'éviter une épreuve de force avec le corps de bataille viet-minh pour reconstituer le nôtre ; puis en 1954-1955, de rechercher la bataille générale pour infliger au Viet-Minh des revers susceptibles de l'amener à négocier". Le plan prévoyait de garder, en 1953-1954, une attitude stratégiquement défensive au nord et de prendre l'offensive au centre et au sud-Vietnam pour l'assainir et y récupérer des moyens.

Ce plan était subordonné à un renforcement des moyens terrestres et aériens, dont la Métropole n'envoya qu'une partie. Le plan du général Navarre et le succès de ses premières opérations - aéroportée sur Langson et opération MOUETTE - faisant augurer d'une amélioration de la situation militaire, lorsque ses erreurs stratégiques provoquèrent un désastre dont la résonance précipita la fin du conflit.

En novembre 1953, Giap lança une nouvelle offensive en haute région et menaça le Laos avec une division. En l'absence de directives du gouvernement, Navarre décida de s'opposer à l'invasion du Laos en créant un camp retranché à Diên Biên Phu qui contrôlait la principale voie d'accès vers ce pays. La création d'un nouveau camp retranché n'avait rien qui pût surprendre. Elle n'était initialement qu'une opération secondaire de couverture stratégique et à caractère pratique local.

Mais à partir du 28 novembre, elle allait évoluer par un enchaînement de décisions des deux adversaires vers une épreuve



Vallée de Diên Biên Phu (16 novembre 1953), opération CASTOR

de force décisive que le général Navarre voulait justement éviter pendant la campagne de 1953-1954. L'opération Diên Biên Phu reposait sur les calculs et les estimations du deuxième bureau de Saïgon. On y estimait en effet que le Viet-Minh ne pouvait engager en haute région que deux divisions et 20 000 coolies au maximum, que la précarité de ses communications l'empêchaient d'y amener des canons d'un calibre supérieur à 75 mm et des munitions d'artillerie pour plus de sept jours de combat.

La bataille ne pourrait être que de courte durée et l'artillerie ennemie serait insuffisante pour venir à bout des fortifications de campagne du camp. D'ailleurs la contrebatterie du camp retranché réduirait au silence les canons ennemis qui, étant donné les grandes dimensions de la cuvette de Diên Biên Phu, ne pourraient s'installer que sur les pentes vues des positions françaises. Le commandant en chef pouvait donc penser légitimement qu'il avait pris toutes les mesures qui convenaient pour faire face à la menace ainsi définie.

Sa manœuvre était parfaitement logique, malgré de graves inconvénients : l'éloignement du delta qui interdisait tout dégagement de l'extérieur et rendait très précaire l'appui aérien. L'aviation de chasse était insuffisante en nombre pour assurer à Diên Biên Phu une protection permanente, ses appareils en limite de portée ne pouvant y agir que pendant dix minutes.

Au début de décembre, Giap décida de livrer bataille à Diên Biên Phu. Il concentra autour du camp retranché près de quatre divisions d'infanterie et la division lourde disposant de 24 canons de 105 mm. Il réussit également, grâce à la route qui reliait Diên Biên Phu à Langson, par Yen Bay et Thai Nguyen, à constituer, avec un parc de 700

camions Molotova livrés par la Chine, des stocks de munitions quatre fois plus importants que ceux qui avaient été prévus par le 2^e bureau de Saïgon.

Les renseignements permirent de suivre la marche des divisions viet-minh vers Diên Biên Phu. Quand il apparut à la fin de décembre que Giap allait

de réoccuper la zone viet-minh située de part et d'autre de Qui Nhon.

Mais la confiance des états-majors et aussi des exécutants dans le système des camps retranchés était telle que le commandant en chef accepta la bataille viet-minh : il décida de maintenir Diên Biên Phu qui, à partir du 1^{er} janvier 1954, ne pouvait plus être évacué. Pendant que se préparait ainsi la bataille de Diên Biên Phu, le gouvernement français avait amorcé un processus de paix qu'il conduisait sans aucune coordination entre la politique et la stratégie. Il fut décidé, sur sa demande, à la conférence de Berlin, le 18 février 1954, que celle de Genève en avril examinerait le problème du rétablissement de la paix en Indochine.

C'est alors que le gouvernement commença à s'inquiéter de la tournure que prenait la situation militaire. Il créa un comité de guerre chargé de suivre les opérations. Il était trop tard. L'action militaire à Diên Biên Phu et l'action diplomatique à Genève étaient engagées dans des voies sans retour, même s'il apparaissait que le moment de livrer une bataille décisive était inopportun sur le plan politique.

Lorsque le Viet-Minh attaqua Diên Biên Phu le 13 mars, la bataille prit tout de suite un tour dramatique. Elle commença par la révélation

de l'artillerie viet-minh qui provoqua une véritable surprise tactique. Tirant par pièces isolées, enterrées et dispersées, elle déversa sur le champ retranché des tirs d'une intensité inattendue sans que la contrebatterie française pût la neutraliser. Ainsi le raisonnement sur lequel reposait la conception même du camp retranché s'écroula brutalement, provoquant chez les défenseurs une immense stupeur.

Deux centres de résistance



porter son effort contre le camp retranché, il était encore possible de retirer les troupes ou de modifier la stratégie adoptée. Le général Navarre ne pensait pas que Diên Biên Phu pouvait devenir la bataille principale de la campagne. Le camp retranché tenait dans son plan stratégique un rôle secondaire. Son intention était de maintenir son effort principal au sud où, par une opération d'envergure, l'opération ATLANTE, il se proposait

Photo : Droits réservés



Unité d'infanterie "beacher" c'est à dire débarqué

périphériques furent enlevés dès le début de la bataille. De ces positions clés, le Viet-Minh put neutraliser le terrain d'aviation par le feu direct de son artillerie et y interdire le trafic aérien. Désormais isolé, ne pouvant être ravitaillé que par des parachutages coûteux, le camp retranché fut peu à peu grignoté au cours de combats qui rappelaient la guerre de tranchées de 1914-1918. Il était trop loin du delta pour être dégagé de l'extérieur, trop loin aussi pour que l'appui aérien compensât la supériorité du Viet-Minh en artillerie.

Aucune action ne fut même tentée contre la ligne de communication de l'ennemi qui passait pourtant à portée du delta, comme avait fait l'opération "LORRAINE" pour Nasan. Diên Biên Phu réussit à tenir jusqu'au 7 mai, grâce au parachutage de renforts, grâce aussi à la valeur et à l'énergie des troupes de la garnison et ne succomba qu'à l'épuisement. Car il n'est pas de places fortes imprenables lorsqu'on renonce à les secourir.

La défaite de Diên Biên Phu n'était sans doute pas irrémédiable malgré la perte de 16 bataillons, formant le fer de lance du corps expéditionnaire. Mais elle apparut comme un test de notre incapacité à emporter la décision sur le plan militaire. Elle eut une telle résonance dans l'opinion publique française que le gouvernement, que Mendès-France avait été appeler à diriger, ne pensa plus qu'à mettre fin à la guerre.

La négociation de Genève aboutit le 21 juillet à un cessez-le-feu et à un règlement provisoire qui coupait le Vietnam en deux. Cette solution qui faisait la part du feu, entérinait et régularisait la situation de fait existant sur le terrain.

Telle fut la guerre d'Indochine. Commencée en 1945 dans l'indifférence comme une expédition coloniale, elle s'était poursuivie par inertie comme un épisode de la lutte du monde libre contre le communisme. Elle s'achevait dans un désastre retentissant qui marquait le commencement du déclin de la France d'outre-mer.

On était bien loin des conditions de ses débuts. Partie d'un conflit local entre la France et la ligue communiste et nationaliste qu'était à l'origine le Viet-Minh, la guerre avait pris au bout de neuf ans des dimensions qui dépassaient de beaucoup son objet initial. Elle se doublait d'une guerre civile entre Vietnamiens et s'insérait dans le conflit entre l'est et l'ouest, de sorte qu'elle comportait trois conflits en une seule guerre. Celui qui opposait la France au Viet-Minh se terminait à Genève.

Mais la guerre civile vietnamienne et le conflit est-ouest n'étaient que suspendus. Le Vietnam perdait son unité au moment où son indépendance était reconnue par le monde entier. Il se divisait en deux États distincts dans lesquels s'incarnaient les deux courants nationalistes qui, depuis toujours, avaient été mortellement ennemis : la République démocratique au nord et l'Etat national qui va bientôt devenir la République démocratique du Vietnam au sud.

Entre eux, la lutte allait continuer non plus pour l'indépendance mais parce que le Viet-Minh voulait imposer à tout le Vietnam la domination exclusive de son régime politique. En 1956, deux ans après Genève, la guerre se rallumera entre les deux États, soutenus au nord par la Chine populaire et l'URSS, au sud par les Etats-Unis. Elle sera une véritable "guerre de sécession" vietnamienne.

La guerre d'Indochine avait ressemblé à toutes les guerres insurrectionnelles de l'Histoire. Les leçons qui s'en dégagent n'étaient pas très différentes de celles qu'on pourrait tirer de la guerre d'Espagne ou de l'expédition du Mexique, tant il est vrai que les problèmes ne sont jamais aussi nouveaux qu'on le croit.

"Pauvre siècle que le notre, écrivait Jacques Bainville, s'il s' imagine que l'histoire l'a attendu pour lui poser des problèmes vieux comme les passions humaines et qui remontent à l'origine des peuples".

Général Gras.

Photo : Droits réservés



Un monitor sur la rivière Noire.

Ils vont faire partie d'une mémorable expédition sur la RP 41. En effet, dans les heures qui suivent, nous partons en direction de Son La .

Sur cette "route provinciale" qui n'était pas en bon état, abandonnée depuis un certain temps, nous étions accompagnés par des éléments du 56^e BVN. Les chauffeurs des 6x6 étaient des légionnaires.

Après avoir passé "le col des Méos", nous arrivons les 13-14 novembre à Tuan Giao, carrefour où nous avons vu pour la première fois le nom de Diên Biên Phu. Rien à signaler, sauf un incident qui aurait pu être grave, une rupture d'attelage d'un obusier dans la descente du col ; celui-ci plongea dans le vide et heureusement s'arrêta sur un petit terre-plein à quelques mètres d'un précipice, dans lequel il aurait été perdu à jamais.

Canon 105 HM3 et Dodge 6x6



Photo : Droits réservés

Lorsque nous arrivons au poste de Tuan Giao, une première surprise ! : le chef de poste et ses hommes se sont cachés dans la montagne et ils ne réapparaissent qu'après s'être assurés que nous sommes des amis. Ils étaient renseignés sur l'arrivée des éléments viets et savaient que la région était devenue dangereuse.

Quentin nous fit remarquer que d'un seul coup, il semblait que toute la montagne s'était mise en mouvement. En effet, les viets camouflés avec de la verdure s'étaient mis en marche vers le bas de la vallée.



Deuxième surprise : pas de liaison avec les paras qui devaient venir de Lai Chau. Le 56^e BVN part alors à leur rencontre. Schoendorffer et Péraud décident de se joindre à cette colonne, pour filmer et photographier la jonction avec les éléments descendants de Lai Chau. Peu après leur départ, nous recevons l'ordre de repli sur Son La.

Dans la furieuse bataille qui suivit, et sans nouvelle d'eux, nous pensions qu'ils avaient disparus.

Pour notre part, nous étions

m e n a c é s d'encerclément, coincés dans cette vallée si encaissée, que nous ne pouvions en sortir que par la route. Nous passâmes dare-dare le fameux col des Méos et traversèrent Son La en récupérant un convoi de gens qui portaient

vers Nasan. Nous nous sommes laissés dire que le "roi" des Thaïs était parmi eux.

Le 17 novembre nous sommes en vue de Nasan. Sans nous arrêter nous filons vers le poste de Chien-Dong au sud de Conoï où nous retrouvons le 2^e BEP qui a été sérieusement accroché en tentant de recueillir des éléments du poste de Yen-Chau.

Dans la nuit du 20 novembre, des éléments viet-minh tentent d'enlever le poste. Les attaques sont repoussées par les légionnaires. Le 21 au matin, les viets restent au contact et nous

recevons l'ordre de repli sur Conoï. Repli précipité pendant lequel notre ami ALTDAP, chargé de garder un stock de munitions, reste abandonné et sans ordre, voyant partir artilleurs et légionnaires et se sentant bien seul avec son tas de caisses et les viets qui approchent.

Nous remontons le col de Conoï au pas. Les chefs de pièces ont reçu la consigne de garder à portée de main la grenade incendiaire prévue pour, éventuellement, détruire le canon si l'ordre en était donné. Des éléments de la Légion sont venus en renfort.

Nous passons la nuit du 21 au 22 à Conoï où nous devons préparer une ligne de défense. Pendant toute la soirée, parachutage de matériel, droppage de barbelés, etc. et abandon de tous ces matériels pour un repli d'urgence.

Repli sur Nasan, en se postant en différents points et en tirant pour retarder les viets qui nous collent au derrière. En particulier au passage d'un affluent de la Rivière noire, au village de At Lot (?), la batterie se met en position au bord de la route, car la brousse est impénétrable. Les pièces tirent les unes par dessus des autres.

La route est encombrée par de nombreux groupes en retraite. Nous ramassons plusieurs soldats complètement exténués qui se laissent tomber sur les bas-côtés de ce chemin.



Photo : Droits réservés

Lieutenant de légion **Bouchacourt** et lieutenant DLO **Arbez**

Poste de commandement tir de Na San



Photo : Droits réservés

Au cours de ces combats, nous avons pu apprécier la rigueur et la présence des légionnaire du 2° BEP, qui nous ont tirés d'un mauvais pas.

Enfin, le 22 novembre, nous retrouvons Nasan, et nos positions qui ont été occupées entre temps par les gars du 3° BCP ! Martin en particulier est assez furieux car il avait préparé un abri assez vaste pour son équipe de pièce et les paras l'avaient transformé en infirmerie. Enfin, on s'arrange !

Le 23 novembre, les viets arrivent le soir à la tombée de la nuit ! Ils rentrent dans le "point d'appui 8" en même temps que des réfugiés Thaï. Une furieuse bataille s'ensuit. Nous assistons sans pouvoir intervenir. Des paras contre attaquent et parviennent à éliminer les assaillants. Le lendemain, il y avait des viets blessés dans le champ de mine.

Nous continuons à nous préparer et à veiller les nuits à la lumière des "lucioles" envoyées par le "Dakota" qui tournait au-dessus de nous.

Le 28 novembre, grande joie ! Schoendorffer et Péraud réapparaissent. Ils viennent nous voir pour nous dire qu'ils viennent assister à la grande bagarre car ils amènent les viets avec eux.

Le 30 novembre, les PA autour desquels nous avons préparé des tirs sont attaqués et pendant toute la nuit nous les appuyons, guidés par le **lieutenant Arbez** et le **maréchal des logis Boulet**, son adjoint, détachés en liaison. Au cours de la nuit, notre batterie tire un très grand nombre

d'obus, en particulier en protection du PA 22 bis. Notre camarade, le **maréchal des logis Dupont**, chef de pièce, est tué à son poste pendant la nuit, mais nous ne l'apprenons que le matin.

Le lendemain, nous tirons pour aider les contre attaques en cours, en particulier sur le PA 24 qui a été investi dans la nuit et qui est repris par les paras du 3° BCCP.

Dans la nuit du 1^{er} décembre, la bagarre reprend de plus belle et nous tirons 3000 obus en appui des PA 21 et 21 bis.

Cette nuit-là, une caisse de grenades explose dans une tranchée, tuant un lieutenant de la Légion et blessant le maréchal des logis Boulet.

Nous n'avons plus de munitions ! Des parachutages effectués dans la journée nous ravitaillent, en petite quantité cependant car certains colis se détachent, les obus tombent et deviennent inutilisables. Les avions parachutent assez haut du fait des tirs

de DCA et cela rend la précision des largages aléatoire. Le 2 décembre, dans la soirée, notre position de batterie est prise à partie directement par un canon de 75 sans recul, qui nous vise mais sans réussir à nous atteindre. Il est à son tour contrebattu par une autre batterie.

Pendant ce temps, le camp était arrosé par des mortiers de 120 mm qui à leur tour sont contrebattus par nos propres 120 mm.

Nous nous attendions à de grosses difficultés en cas de nouvelle attaque, car notre niveau de munitions était très faible et il nous aurait été impossible de répéter nos efforts des nuits précédentes.

Mais les viets ne sont pas venus !

Ensuite nous sommes restés sur place et nous y avons passé Noël. Sauf quelques tirs sporadiques de temps à autre, il n'y avait plus rien à faire ni à voir.

Pour nous, cette bataille victorieuse a représenté le point d'orgue de notre séjour, car c'était vraiment une épopée qui a d'ailleurs été racontée dans le film du SCA : "La bataille de Nasan".

A la suite de cette opération, le lieutenant Arbes, notre DLO, a été décoré de la Légion d'honneur "sur le terrain". D'autres participants ont reçu la Croix de guerre des TOE.

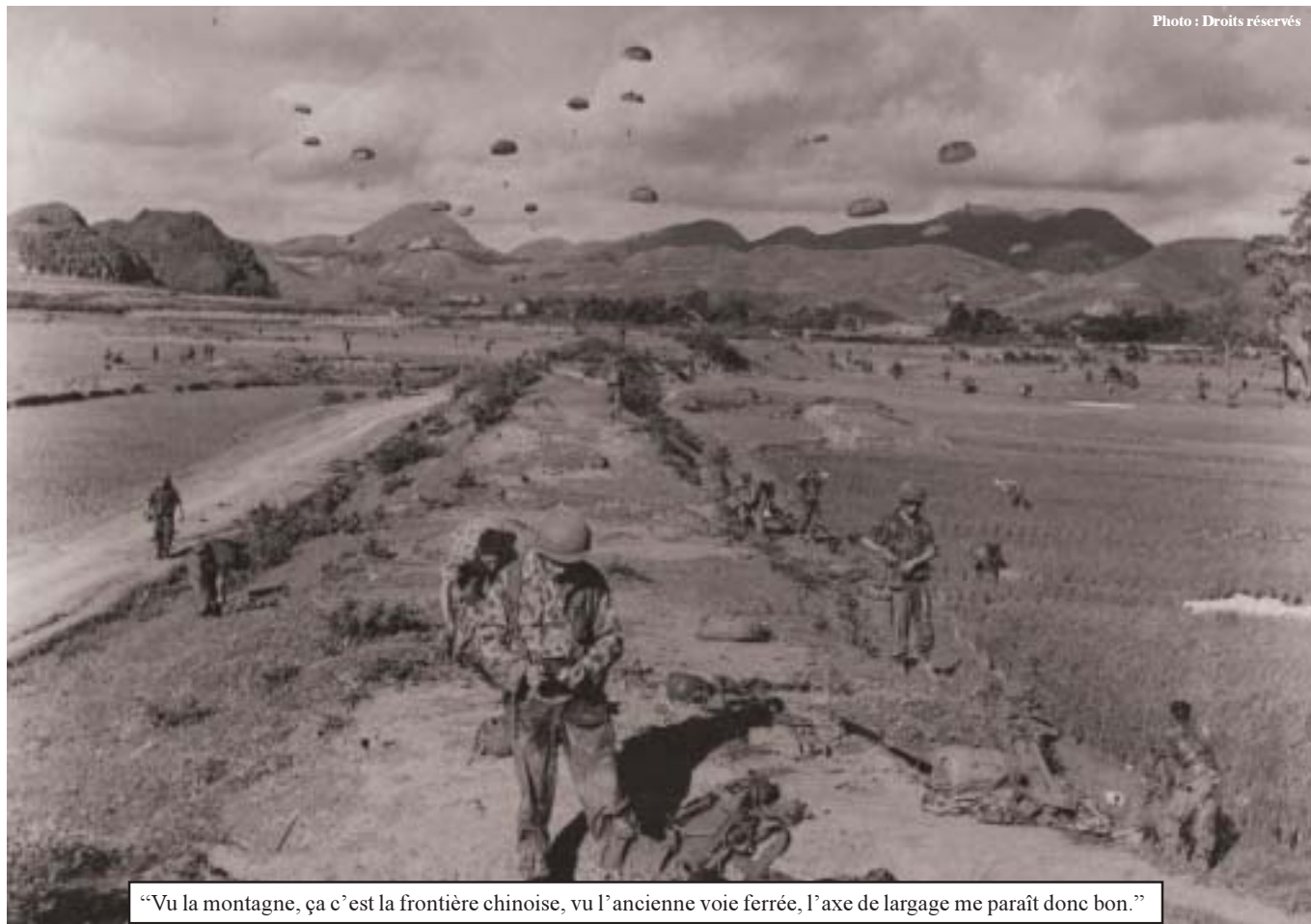
Suivant les souvenirs des adjudants-chefs André Audap, Hubert Quentin et Jean Martin.

Déjà paru dans le journal des "Bigors".



Les maréchaux des logis Audap, Martin, Dupont, Founs, Quentin à Hanoï (été 1952)

8^E GROUPE DE COMMANDOS PARACHUTISTES : OPÉRATION HIRONDELLE “LANGSON (17 JUILLET 1953)”



“Vu la montagne, ça c’est la frontière chinoise, vu l’ancienne voie ferrée, l’axe de largage me paraît donc bon.”

“**N**ous avons quitté Haiphong depuis le 15 juillet et nous campons sur le champ de courses à Hanoi, sans trop savoir ce qui nous attend.

Le 16 au matin, consigne générale : personne ne doit quitter le cantonnement. Nous devons nous préparer pour une opération aéroportée. Toute l’après-midi, nous confectionnons les gaines pour les armes lourdes, percevons un complément de munitions, vérifions nos armes. Toutes ces opérations s’effectuent dans le calme, sans rien laisser au hasard.

L’objectif sur lequel nous devons être parachutés est dévoilé dans l’ordre hiérarchique. Sergent chef de groupe à la compagnie indochinoise parachutiste (CIP), je n’en ai connaissance que vers 21h00. Nous sautons à Langson, à douze kilomètres

de la frontière chinoise, pour détruire des dépôts d’armement, de munitions, de matériels, de vivres, de carburant situés dans des grottes, inattaquables à la bombe. Le régiment devra investir Langson et le 6^e bataillon de parachutistes coloniaux (BPC) prendre les grottes de Kilua, où les matériels à détruire sont entreposés.

Le 2^e bataillon étranger de parachutistes (BEP) sautera à vingt-cinq kilomètres plus au sud, à Loc Binh. A nous de faire vite pour les rejoindre, notre mission accomplie.

Généralement impassibles, quelques-uns de mes vietnamiens froncent quand même les sourcils : “C’est beaucoup loin Ong Doï (sergent), c’est beaucoup marcher pour revenir”. Les ultimes vérifications durent jusqu’à minuit.

Je m’allonge tout habillé sur mon lit picot, songeur. Le sergent Nă, mon adjoint, n’a rien dit quand j’ai annoncé Langson. Il est vrai qu’il ne dit jamais rien. Il m’agace un peu, mais il est redoutablement efficace. Il a les mêmes qualités que ceux d’en face. Sans doute en vient-il ? Pour le moment je m’en fous.

Sept mois déjà que je suis en Indochine : un saut d’opération dans la plaine des jones ; des marches interminables dans la rizière, avec de l’eau jusqu’à la ceinture, sous un soleil accablant ; la maladie du buffle (les pieds qui gonflent et craquelles) ; les darts annamites (échauffement entre les cuisses provoqué par le frottement du pantalon qui sèche au sortir de la rizière) ; des accrochages durs : le **sergent Marchal** a déjà été tué, “Christian”, la bande des six, des six

sergents arrivés ensemble de France, avec en commun l'entraînement à Saint-Brieuc, le stage commando à Fréjus et les bringues à Saint-Raphaël, Sainte Maxime et ailleurs.

Dans tous les cas de figures, mes vietnamiens tiendront le coup à la marche. J'ai le groupe bien en main. Ils m'ont déjà vu à l'œuvre.



“La population nous renseigne, mais nous restons méfiants”

“Sergent, c'est l'heure”. Finalement j'ai dû dormir un peu. Il est quatre heures du matin. Nous embarquons dans les camions, direction Gia-Lam. L'aérodrome est en effervescence, mais en silence. Pas de cris, pas d'énervement. Tous les hommes qui sont en train de s'équiper sont des parachutistes aguerris.

Je demande à un largueur si je peux sauter avec ma carabine à crosse repliante simplement posée sur mon parachute ventral, pour la saisir plus vite en arrivant au sol. Refus catégorique. Les soixante-trois dakotas qui vont nous larguer sont maintenant tout moteur hurlant. Nous allons décoller.

Il va falloir tourner au-dessus de Hanoi pendant environ vingt minutes pour se mettre en formation. Un avion va rater son décollage et se crasher en bout de piste. Un aviateur, le radio, sera amputé d'une jambe. Les parachutistes trop sérieusement blessés sont évacués. On propose aux autres un autre avion pour sauter. Ils sont tous volontaires. Pas question de rater l'aventure qui se profile.

Durant l'heure de vol avant le largage, les aviateurs, qui nous manifestent souvent leur sympathie, font circuler dans les avions une feuille d'écoute. Elle donne les résultats de l'étape du tour de France que leurs radios viennent de capter. Robic est le vainqueur. Qui va gagner le Tour ?

Pas très loin de la porte du dakota restée ouverte, je peux voir la zone de

saut qui approche. Vu la montagne, ça c'est la frontière chinoise, vu l'ancienne voie ferrée, l'axe de largage me paraît donc bon.

J'ai toujours aimé le saut, franchir la porte d'un avion ne me pose pas trop de problème. C'est mieux pour se concentrer sur ce qu'il va falloir faire en arrivant au sol.

Comme il n'y a pas de vent, la voilure du parachute me coiffe à l'atterrissage. Le temps de m'en dégager, je vois un nông dân (paysan) courir vers moi. Je tire dans le mauvais sens du dégrafeur rapide de mon parachute ventral, tout s'emmêle, impossible de saisir ma carabine. Maudit largueur ! L'homme approchant dangereusement, je saisi une grenade. Ma connaissance déjà assez bonne du vietnamien me permet de comprendre qu'il venait pour m'aider à plier mon parachute.

Le regroupement du régiment est assez laborieux, le largage n'étant pas aussi bon que je l'avais cru en l'air.

Le groupe est au complet. Na, toujours lui, a bien fait son travail. Nous entrons dans Langson prudemment, par une chaleur terrible. La population nous renseigne, mais nous restons méfiants. Le 6^e BPC lui se dirige vers les grottes de Kilua.

Mes voltigeurs de pointe ramènent au bout de leur MAT 49, assez brutalement, des hommes tout de noirs vêtus ? Ils prétendent appartenir au groupe de commando mixte aéroporté. Un capitaine, sans galon, m'indique

qu'en soulevant la manche gauche de ses hommes, nous verrons un brassard blanc, signe de leur appartenance au GCMA. Pas au courant. Nous fouillons la ville méthodiquement. Une ville quasiment en ruine, des maisons éventrées, des vitres cassées jonchent le sol. Dans ce qui a dû être un hôpital, je trouve par terre le journal “l'Humanité”, vieux de douze jours !

Comment a-t-il pu venir ici si vite ? Nous savons que la guerre que nous menons ne plait pas à tous les Français. Cela nous importe peu.

Il est 17h00. La journée a été épuisante dans cette fournaise. Alors que la colonne se forme sur la RC4, les radios grésillent : “halte à tous, demi tour, regardez vers Kilua”.

Nous assistons à un véritable feu d'artifice en noir : les grottes explosent presque toutes en même temps. C'est le travail de toute une journée de nos camarades du Génie parachutiste. Plus de mille FM Skoda, cinquante-sept moteurs de camions Molotova, des tonnes d'explosifs et vingt mille litres d'essence viennent de partir en fumée.

Derrière moi, j'entends un voltigeur dire “sergent, je crois que maintenant on ferait bien de se débiter”.

La cadence est assez soutenue. Nous marchons à environ quatre kilomètres cinq cent à l'heure, avec une pose de dix minutes toutes les heures. La population civile, femmes, enfants, vieillards, qui ont voulu fuir avec nous, nous épatent par leur résistance. Les femmes, soit avec un lourd balancier, soit en portant leur enfant, marchent sans une plainte. La chaleur ne désespère pas.

C'est vers trois heures du matin que nous faisons jonction avec les premiers éléments du 2^e BEP. Nous avons parcouru vingt-cinq kilomètres, auxquels il faut ajouter ceux de la journée, cela en fait environ trente-cinq. Les légionnaires nous font franchir le

Song Ki Cong sur leurs bateaux pneumatiques. Nous nous écroulons aussitôt après, épuisés. Le 2^e BEP monte en quelque sorte la garde autour de nous, nous évitant ainsi sentinelles et gradés de quart.

Dès la tombée de la nuit, il nous faut repartir. Nous savons maintenant que le général Giap, ivre de rage, a lancé à nos trousses deux de ses meilleures divisions. Nous savons aussi que cette affaire peut tourner au drame s'ils nous rattrapent. Nous ne sommes pas de taille à lutter. Ils sont trop nombreux et nous avons sauté avec peu d'armes lourdes.

La fatigue, pour ne pas dire l'épuisement, va me cueillir brusquement. J'ai toutes les peines à repartir après chaque halte. Pour tenir, je vais vider mon esprit de mes responsabilités de chef de groupe. Mon énergie est uniquement mobilisée pour mettre un pied devant l'autre. Grâce à ce "truc", je vais récupérer assez vite. Mais si nous avons été attaqués pendant ce passage à vide, qu'aurai-je fait ? Sans doute aurai-je réagis. On ne vide pas son esprit du danger.

Après trente kilomètres de marche, nous atteignons le poste de Dinh-Lap, vers quatre heures du matin. Nous ne devons en repartir que vers 11h00, en camion. Nous savons maintenant que nous avons gagné la partie. Chacun va voir ses camarades des autres compagnies pour échanger ses impressions. Je rencontre le **sergent Leroy**, "Maurice". Il fait lui aussi partie de la "bande des six". Il me dit être

épuisé, ne pas avoir fourni un tel effort depuis très longtemps⁽¹⁾. Il a avalé presque tous les cachets de maxiton des rations de survie, avec lesquelles nous avons sauté. Je n'ai pas touché à ces rations.

Le lendemain matin, nous ne comprendrons jamais pourquoi, le commandement va nous faire aller à pied de Tyen-Yen à Pointe Pagode chercher les bateaux pour rentrer à Haiphong, alors que la route est praticable par des véhicules. Douze kilomètres qui vont nous paraître interminables et qui vont coûter la vie à l'un d'entre nous.

Deux camions allaient à Pointe Pagode avec des éclopés et du matériel. Le chef de section du sergent Leroy, voyant très bien son état de fatigue, lui dit de monter dans un de ces camions. L'intéressé refuse. A quelques mètres du bateau, il zigzague sur la piste, prononce des phrases incohérentes et s'écroule.

A peine embarqués sur le bateau, nous nous informons auprès du médecin du bord qui se veut rassurant : extrême fatigue, des soins, beaucoup de repos et tout ira bien ? Nous montons sur le pont supérieur le voir. Il est couché sur un brancard, le teint cireux, il semble ne pas nous reconnaître. Nous essayons de le faire boire. Il ne peut tenir le quart que nous lui tendons. Nous redescendons septiques.

Quelques heures après, notre camarade est mort. Nous sommes consternés. Une opération si bien réussie. Le **sergent Lambert**, "Camille", la bande des six aussi, est à l'avant du bateau, assis, les jambes pendantes au-dessus de la mer. Il a les yeux rouges. Lentement je pose ma main sur son épaule. Il ne se détourne pas. Je m'éloigne. Mon ami est là avec sa peine, sans savoir que, dans quelques mois, il agonisera à son tour

Le lieutenant-colonel Ducourneau à la radio.



Photo : Droits réservés

après avoir sauté sur une mine. Le médecin du régiment, accablé, sera impuissant à le sauver.

Les aviateurs de la base de Cat-Bi nous ont préparé un bon repas. Ils nous pressent de questions. Ils sont visiblement heureux de nous voir rentrés et du succès de cette opération, auquel ils ont largement contribué. Mais il est tard, nous n'avons guère dormi depuis trois jours et parcouru environ quatre-vingt kilomètres à pied.

Demain matin, après la douche réparatrice, nous nettoierons soigneusement nos armes. Puis nous nous mettrons en tenue, pour aller enterrer au cimetière d'Haiphong,

"le sergent Maurice Leroy, mort d'épuisement au retour du raid de Langson".

Sergent Jean-Yves Guinard

⁽¹⁾ Breveté moniteur parachutiste, il a été, dès son arrivée en Indochine et malgré ses protestations, affecté aux services aériens du régiment. Il n'allait donc pas sur le terrain et n'était pas du tout préparé à une opération aussi éprouvante physiquement.



Colonel Guinard (2003)

SECONDE OFFENSIVE VIET-MINH

“DIÊN BIÊN PHU (30 MARS 1954)”

Témoignages tirés des “bonnes pages” d’un livre à paraître du colonel Allaire

En 1955, au retour de Diên Biên Phu, via le camp n°1, j’ai eu l’audace de soumettre une série d’articles relatant la bataille, dans le bulletin de la brigade parachutistes coloniaux et dans la revue “Tropiques” aujourd’hui disparue. Près de cinquante ans après, c’est bien volontiers que j’ai répondu présent à l’appel du **général Le Pichon** qui souhaitait rappeler aux lecteurs de l’Ancre d’Or Bazeilles ce que j’ai appelé : “la Victoire des vaincus”, extrait de mes “Mémoires” à paraître, si Dieu persiste à me faire jouer les prolongations.

Le titre choisi ne se veut pas provocateur. Il n’est qu’un juste hommage aux combattants de Diên Biên Phu qui ont payé de leur vie l’inconséquence d’hommes politiques, l’insuffisance de militaires de haut rang et l’indifférence d’un pays fasciné par les Trentes Glorieuses plus que par la gloire de nos armes et le sort de ses enfants envoyés à douze mille kilomètres de la France pour défendre le monde libre.

La chute de Diên Biên Phu a sonné le glas de l’empire français et certains historiens ont même écrit que la IV^e République était morte dans ce village du Pays Thaï.

Mais dans son dernier message le 7 mai à 18h00, le **général de Castries** aurait pu tout aussi bien dire au **général Cogny** ce mot attribué à François 1^{er} lors de la défaite de Pavie : “Tour est perdu, fors l’honneur”.

Car il ne restait que cela aux combattants de Diên Biên Phu ce soir-là. Et cela sans doute suffit.

(...) Le 30 mars, en fin de journée, accompagné comme d’habitude de mon radio fidèle, je rejoins un poste d’observation sur le flanc nord-ouest de Dominique 2. De là, j’ai des vues sur la face est de D1, et la coulée de la RP41 qui conduit à Béatrice, maintenant occupée par un régiment de la 312.

En l’absence de carte d’état-major à grande échelle de ce secteur, je renseigne un croquis panoramique sur lequel je reporte chaque jour les travaux des Viêts et les différents tirs repérés, dans l’éventualité d’un assaut dont l’imminence est maintenant plus que probable.

Soudain la colline explose dans un fracas de fin du monde. Un tonnerre inouï déchire l’air et, en quelques minutes, l’obscurité fait place au jour. Sourd et aveugle en un instant, titubant sous le souffle et le bruit des explosions, mon radio ayant disparu, je me jette dans un trou que je crois vide et m’écrase sur un

partisan thaï qui, malgré son petit gabarit, occupe la totalité de son terrier. La moitié de mon corps est exposé aux éclats dont le miaulement n’a rien de rassurant. La fumée des explosions recouvre la face est du camp retranché et le CR central d’un manteau de bure épais, et à travers le bruit monstrueux des explosions qui se répercutent dans la vallée, je perçois les cris des assaillants et les vociférations des tirailleurs algériens du III/3 RTA. Entre deux rafales d’obus, je m’extirpe de mon trou et bondis en direction des Eliane où je retrouve mon radio. Contact est pris avec la section qui nous croyait rayés des contrôles. Nous fauillant au pied de Dominique 5 et d’Eliane 1, nous rejoignons Eliane 4 lorsque la nuit, rendue plus opaque par la fumée des explosions, est déjà tombée. Dans l’enchevêtrement des amis et des ennemis, des unités imbriquées les unes dans les autres, il est impossible d’appliquer nos tirs préparés pour stopper l’assaut des Viêts sur les positions elles-mêmes, ne sachant s’ils s’en sont vraiment rendus maîtres.

Des Dominique, rapidement submergées, déboule une masse indistincte et hurlante qui vient mourir sur le flanc d’Eliane 4 puis disparaît dans la plaine en direction de la Nam Youn. Il semble qu’aucune digue ne résistera à la poussée de ce flot impétueux. Les Viêts viennent



Lieutenant Allaire, au premier plan, pris le 16 mars 1954 lors du second saut du 6^e BPC.

de déclencher leur deuxième offensive. Une fois encore la méthode Coué n’a pas fonctionné. Giap a réussi à reconstituer ses unités et à retrouver les “cartes décisives” que l’on croyait perdues

Avec “la bataille des cinq collines”, le deuxième cercle vient de se refermer sur le camp retranché. Le premier les ayant privé de trois CR, pointe avancée vers le nord et rempart de l’aérodrome, les défenseurs de Diên Biên Phu n’ont plus maintenant qu’à s’accrocher à ce qui reste de la face est s’ils ne veulent pas périr. Dans la situation confuse qui est la nôtre, il suffirait de peu de choses pour que la bataille en reste là. Une poignée d’hommes résolu fera qu’elle durera encore 37 nuits et 38 jours.(...)



Lieutenant Jean Chatagnier

“(…)Arrivé à Saigon début septembre 1952, j’ai rejoint aussitôt le 3^e bataillon de marche du 3^e régiment de tirailleurs algériens, en opération dans le secteur de Tourane, et, jusqu’à ma captivité le 31 mars 1954, je n’ai jamais quitté la 10^e compagnie sauf pendant trois séjours en hôpital ! Appartenant aux réserves générales de l’EMIFT notre bataillon n’a cessé d’être opérationnel. Rattaché à différents GM sur tous les territoires de l’Indochine, il a même participé à un débarquement sur l’île de Cu-Lao-Ré.

Il était à Nam Dinh le 2 décembre 1953 quand je l’ai rejoint après ma seconde blessure et nous sommes partis sur Diên Biên Phu. Quel “2S” ! Dès l’arrivée au sol, les compagnies ont été postées sur les Dominique à l’est de la Nam Youn, à l’exception de la 10^e compagnie qui s’installe sur l’autre rive : Dominique 4, au nord du PC du GM9 et de ce qui deviendra les alvéoles de l’armée de l’air pour protéger les “Bearcat”.

Les travaux d’aménagement, emplacements de tir, minage, barbelés, tranchées et abris, alternent avec des sorties “coup de poing” qui font prendre conscience, de décembre 1953 à début mars 1954, que la “Cuvette” est une peau de chagrin.

Dans la matinée qui suivit la chute de Béatrice ; la 10^e compagnie quittera Dominique 4 pour occuper une petite élévation vierge de toutes installations entre Béatrice et Dominique 2, s’y accrochera une vingtaine d’heures, aura plusieurs blessés et sera relevée par une compagnie parachutiste qui n’y tiendra qu’une demi-journée. Un fort contingent de BPVN ne restera

Emplacement pour arme automatique



Photo : DiênBiênPhu.org

ensuite que la nuit suivante, puis le terrain sera définitivement évacué.

Pendant ce temps la 10^e compagnie viendra près de la 11^e compagnie sur Dominique 2 ; occuper le flanc sud-est pendant que la 12^e compagnie (**lieutenant Filaudeau**) occupera à l’ouest les Dominique 3 et 4 ; Dominique 1 étant tenu par la 9^e compagnie.

Lors de l’attaque du 30 mars au soir, après une action intense et meurtrière de l’artillerie, les bataillons vietminh ont déferlé de l’est en trois vagues successives comme un véritable raz de marée. (...)

Peu après 17 heures, la soupe ayant été mangée, chaque gradé ou tirailleur se trouvait à son poste de combat en alerte comme il l’était tous les soirs depuis quelques jours. Personne, pas même les officiers, n’était prévenu d’une possibilité plus précise d’attaque du Viêt quand se déclencha un violent tir d’artillerie, de mortiers et de SKZ.

Je vérifiais la position de mes sections pendant que le **lieutenant Lentsch** faisait de même pour la 11^e compagnie. Les deux unités se trouvaient côte à côte face au nord-est et à l’est pour la 11^e compagnie. Il n’y eut pas d’interruption entre les tirs et l’attaque des Viêts qui avaient déjà franchi les premiers barbelés au-delà de leurs tranchées d’accès.

Par radio, je rendais compte au PC du bataillon :

- 1) que ma face était calme,
- 2) qu’une section de la 11^e compagnie était culbutée semant un début de panique et que, à la demande du lieutenant Lentsch avec qui j’avais une liaison fil, je lançais une contre-attaque de section sur le point enfoncé,
- 3) que je voyais sur Eliane 1 les Viêts arriver aux emplacements de défense et les défenseurs en descendre les bras en l’air. Je demandais au PC un tir de barrage de l’artillerie qui n’était pas encore intervenue à notre profit. Je reçus en réponse à cette communication : “Bien compris - Organisez une contre-attaque !”. Quelques temps après, je faisais un nouvel appel et expliquais la situation. Le contact fut



Un gué sur la rivière Nam Youm

reçu par le capitaine adjoint et ce fut le dernier avec le PC du bataillon, qui laissa ensuite mes appels sans réponse.

La première contre-attaque avait permis aux sections voisines de la section culbutée de se maintenir en place, mais elles étaient prises de flanc par la grande tranchée circulaire du PA et le combat ne se déroulait qu’à la grenade et au PM. Des éléments ennemis avaient déjà réussi à s’infiltrer sur la partie ouest du PA où auraient dû se trouver les supplétifs.

Se voyant près d’être cernés, beaucoup de tirailleurs et gradés, pris de panique, commencèrent à glisser vers le bas. Certains furent maintenus en place sous la menace des armes de leurs chefs. Mais il m’a été dit depuis, par un chef de section, le sergent-chef M..., que des tirailleurs ont menacé des gradés qui s’opposaient à leur fuite.

La deuxième contre-attaque que je lançai sans utiliser la tranchée déjà tenue par l’ennemi fut à peu près inefficace et le lieutenant Lentsch (commandant la 11^e compagnie), le seul avec qui j’avais contact, me prévint de la situation de son unité où seuls quelques éléments isolés pouvaient encore se défendre. Il m’annonça ensuite qu’il était seul et me demanda de le rejoindre à son PC. Je me trouvais dans une situation semblable presque aussitôt et depuis un long moment déjà l’artillerie amie tapait sur le PA.

J’annoncerai “en l’air” ; par SCR 300, la situation et avant de tenter la remontée sur le sommet de Dominique 2, je cassais poste radio et bigophone. Je sortais, malgré un petit élément viêt, grâce à deux

grenades dont je m'étais muni.

Je n'ai pu rejoindre le PC et, où que je me dirige, je trouve du Viêt. Bien qu'en plusieurs points les armes légères tirent encore dans la nuit tombée, le bombardement ami est intense.

J'ai appris ensuite, en captivité, qu'un petit élément comprenant les **lieutenants Moussis et Pain**, les **sergents-chefs Meyer et Sourdeau**, les **sergents Planson et Deconce**, le **caporal-chef Bouberana Ali**, le **caporal Shailia**, le **caporal Waschenheim** et quelques tirailleurs tentèrent une dernière contre-attaque interne à partir de l'ouest vers le centre du PA. C'est là très certainement que furent mortellement blessés le lieutenant Pain et le caporal Waschenheim. Aucune aide de contre-attaque extérieure, comme nous en avait parlé les jours précédents le chef du bataillon, n'a eu lieu.

Je fus personnellement capturé vers une heure du matin. Voyant bondir non loin de moi un tirailleur, je l'appelai et reconnus le **sergent Duleyrie** qui venait d'être fait prisonnier près de ses mortiers de 60.

Après avoir été fouillé et interrogé plusieurs fois sur le PA même - interrogatoires qui m'ont permis de constater que l'ennemi possédait des croquis fort précis de nos installations - je fus, avec le sergent Duleyrie et cinq ou six tirailleurs, convoyé vers les positions ennemies. C'est en descendant de Dominique 2 qu'à la faveur d'une arrivée de fusants, Duleyrie et moi pûmes fausser compagnie à nos gardiens et gagner un abri. Nous pensions pouvoir rejoindre Dominique 3 ou Dominique 5. Ce dernier tirait encore au profit d'Eliane, et nous fûmes repris au cours de cette tentative le 31 mars vers neuf heures du matin. Cette fois, attachés et définitivement emmenés."

Capitaine Martinais

"(...) La 4^e compagnie du 5^e BPVN que je commandais était à effectif presque complet quand nous avons quitté Hanoi le 14 mars mais déjà bien

amoindrie quand j'ai reçu l'ordre d'occuper Dominique 1 où je suis arrivé dans l'après-midi du 29 mars alors que les tirailleurs en descendaient.

Il n'y a pas eu de relève section par section et le commandant de la compagnie descendante m'a exposé la situation en quelques minutes.

La position est organisée autour de deux tranchées concentriques et il y a un appendice extérieur non occupé depuis l'évacuation de deux mitrailleuses de 12,7 qui avaient pour mission d'effectuer des flanquements lointains au bénéfice de Béatrice et de Gabrielle.

Les tranchées viêts arrivent près des barbelés. Il y a quelques dizaines de mines mais pas de plan de pose, des fûts de napalm et des charges plates qu'il n'est plus possible d'actionner, aucun plan de feux mais un calqué des tirs préparés par l'artillerie.

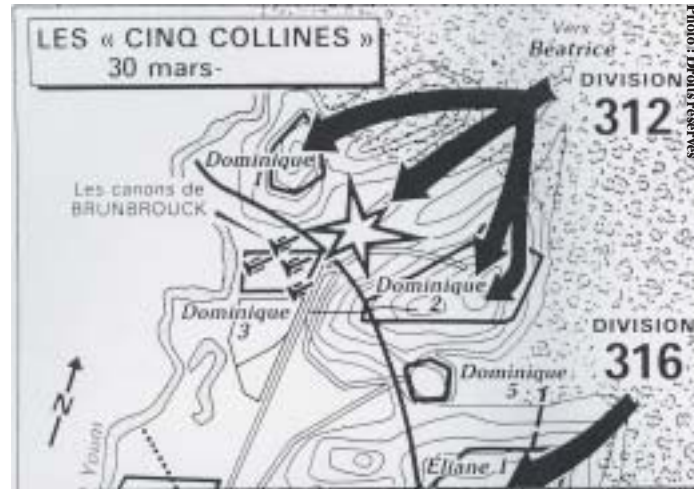
Après avoir fait le tour de la position avec mes chefs de section et constaté la légèreté de l'organisation du terrain et des obstacles mis en place, j'ai donné mes ordres et rendu compte de la situation par écrit au **capitaine Botella**, commandant le 5^e BPVN en précisant qu'il me faudrait bien trois jours pour rendre la défense de Dominique 1 cohérente.

Des parachutistes se sont mis avec ardeur au travail sans trop être dérangés par les Viêts. Le lendemain matin, nous avons vu arriver Bigeard et Botella. Courte visite et promesse de l'aide d'un élément du Génie. De fait, dans l'après-midi, le lieutenant **Crépin-Leblond**, un sapeur, vient étudier avec moi les possibilités de renforcement de la position mais n'aura pas le temps de passer à la réalisation.

Vers 17 h 30, un déluge de feu s'abat sur mon point d'appui et les voisins. C'est la préparation de l'attaque dont je n'ai pas été prévenu. Très vite, le sergent Lelong me signale des emplacements de

mortiers au nord de la position. Je demande un tir de neutralisation au commandant du III/3RTA, c'est la seule liaison que j'aurai avec lui.

Vers 18 heures, c'est l'assaut suivant deux axes. Les SKZ ont



démoli les deux épaulements de mitrailleuse. Le **caporal Vilais**, avec son FM, empêche les Viêts de déboucher de la tranchée nord-est (son arme sera portée au rouge). Le **sous-lieutenant Phu** a du mal à maintenir sa section sur l'autre axe et, bien que blessé, sort lui-même le FM.

Je demande au **sergent-chef Lopez** d'aller à son aide avec la section de réserve de la 9^e compagnie du III/3RTA. Il est blessé (ou tué) et sa section se débande malgré l'intervention du **sergent-chef Millot**, adjoint de compagnie.

Il commence à faire nuit. Les Viêts sont déjà sur Dominique 2. Je suis en liaison avec le PC Bigeard. Je comprends que ça barde aussi sur les Eliane, que je ne peux pas espérer de renfort et que les artilleurs ne peuvent pas faire face à toutes les demandes !

Petit à petit, ma position est grignotée dans un combat assez confus, submergée par un raz-de-marée jusqu'à ce que, à mon tour, je me trouve encerclé, grenadé et fait prisonnier. J'étais le seul officier français à la 4^e compagnie avec quinze métropolitains : cinq ont été tués, six blessés dont certains plusieurs fois."

Le miracle de Dominique 3

Lors de sa seconde offensive viêt sur Diên Biên Phu, les 30 et 31 mars,

que d'aucuns ont nommé "la bataille des cinq collines", il s'en est fallu de peu pour que le camp retranché tombe aux mains des assiégeants.

Sur les cinq collines principales aux noms de filles, il n'en restait que deux entre nos mains à l'aube du 31 mars. La résistance sur Eliane 2 se prolongera jusqu'au 4 avril au prix de l'héroïsme des tirailleurs marocains corsetés par une noria de paras et de légionnaires qui se succédaient nuit et jour pour conserver une position que le groupement opérationnel du nord-ouest (GONO) croyait perdue. Mais il y eut aussi le miracle de Dominique 3.

Sur ce modeste PA, installé dans la plaine au pied des collines tombées dans la première partie de la nuit, un jeune officier de la Promotion du général Frère se dresse et fait front. Son nom : **Paul Brunbrouck**. Il commande une batterie du II/4^e RAC. En face de lui : un régiment de la division 308 dont les bo doï, étroitement mêlés aux Algériens du III/3^e RTA qui sont prêts à se rendre, ont pour objectif le commandement du camp retranché situé à l'ouest de la Nam Youn.



Dominique 3 est maintenant l'ultime obstacle susceptible de faire pièce à la poussée viêt. Outre les servants de pièce, la défense du PA est assurée par la 12^e compagnie du III/3^e RTA du **lieutenant Filaudeau**.

Avec la perte des Dominique hauts et d'Éliane 1, Brunbrouck est maintenant en première ligne et ses canons ont toute chance de tomber entre les mains de la division 312.

Pour éviter ce désastre, Brunbrouck reçoit l'ordre de décrocher et de rejoindre la position centrale avec ses canons. Il refuse et décide de défendre la position avec ceux qui ont maintenant rejoint Dominique 3. Sa détermination - on peut ici parler d'héroïsme - est un exemple pour tous. Mais le courage des défenseurs n'aurait pas suffi si Brunbrouck n'avait décidé de "déboucher à zéro". Ce qui signifie, dans le jargon des artilleurs, mettre les

tubes à l'horizontale pour tirer à vue directe sur les bo doï.

Déboulant en masse compacte sur un bouchon apparemment facile à réduire, comparé aux pitons dont il s'est emparé dans la première partie de la nuit, un bataillon de la division 312 est hâché sur place. Pris à partie par les défenseurs et le tir nourri des mitrailleuses quatuorples de la position centrale, les Viêts lâchent pied et se réfugient dans la première tranchée venue.

La tranchée de la dernière chance, bourrée de charges plates, n'attendait qu'eux pour exploser. Le rêve de deux cents vaillants soldats de l'armée populaire s'arrête ici, à 800 mètres à peine du GONO.

Le **lieutenant de La Malène**, qui n'a décroché de Dominique 5 que sur ordre, a participé lui aussi à la défense d'Éliane 3. Voici ce qu'il écrit le 5 octobre 2001 :

"Sur Dominique 3, à moins de trente mètres des tranchées viêt-minh, j'ai pris avec la 5^e compagnie le commandement de quelques éléments épars et des restes du III/3^e RTA. Ces derniers comprenaient deux sections de 60 tirailleurs encadrés par six ou sept sous-officiers, chacune des deux aux ordres d'un sous-lieutenant (sans

commentaires). Ils se sont montrés dignes de ceux du Belvédère. Nous avons eu de

